

*Il n'y a que deux tragédies dans la vie.  
L'une est de ne pas obtenir ce que l'on désire.  
L'autre est de l'obtenir enfin.*

Oscar Wilde



**Ne pas obtenir ce que l'on désire**



## Les yeux de la Nation

Mon soulier pesait une tonne et produisait des sons d'eau extraordinaires quand j'appuyais dessus. Je me retournai pour regarder le monsieur derrière moi qui s'apprêtait aussi à descendre du trottoir. Il levait son pied gauche tranquillement, tâtait le sol avec une longue canne blanche et portait des lunettes de soleil. Les signes tombaient, grossiers et abondants, comme la pluie tout autour. Il suffisait d'ouvrir la bouche pour goûter; le monsieur était aveugle. Il n'avait aucune chance d'éviter son pied de s'engloutir bien profondément dans cette flaque d'eau, celle-là même qui venait de tremper mon bas et en exprimait maintenant tous les goûts et les odeurs. Je le rattrapai juste à temps et l'aidai à traverser la rue en contournant le danger. Je n'étais pas un sans-cœur. D'ailleurs il fut reconnaissant et touché.

— Je vous inviterais bien chez moi, pour prendre un bon chocolat chaud, mais malheureusement je crois qu'il ne m'en reste plus, me dit-il, gêné.

— J'en ai dans ma valise, répondis-je aussitôt, réconfortant.

Le monsieur, intrigué, leva la tête. Il était assez âgé, sans être un vieillard. Il avait un gros grain de beauté dans le front. Il demanda, d'un ton plein de mystère et d'espoir : « Vous avez du chocolat chaud dans votre valise ? » Il semblait s'adresser au panneau d'arrêt à côté de moi.

— Oui, déclarai-je. Le meilleur chocolat chaud au monde.

Nous marchâmes jusqu'à chez lui, bras dessus, bras dessous. Quand il marmonna son nom, je ne le fis pas répéter, malgré mon incertitude, pour ne pas briser l'enchantement. Il me semblait qu'il avait dit : « Prunet ».

Il habitait un petit appartement sombre à l'odeur bizarre. Lorsque j'ouvris ma valise et vis tous mes échantillons de chocolat, la magie s'estompa un peu; le courriel me revint à l'esprit et je me sentais devenir à nouveau un salaud. J'avais reçu la veille le message haineux d'une femme que je ne connaissais pas et qui savait que j'étais représentant pour une compagnie de chocolat. Elle avait adressé les reproches les plus virulents à l'entreprise pour laquelle je travaillais. Le commerce du cacao n'était pas toujours « propre propre » et ma compagnie, disait-elle, faisait affaire avec une plantation de cacao située en Côte d'Ivoire qui pratiquait carrément l'esclavage. Cela faisait de moi un beau sans-cœur. C'était ce courriel déplaisant que j'essayais de noyer, avec ma petite cuillère, pendant que je faisais tournoyer l'eau chaude dans une tasse jaune et fleurie. Mais j'avais commis l'erreur habituelle; j'avais versé tout le sachet. Tout le chocolat ne s'était pas dissous et de petites montagnes poudreuses flottaient à la surface. Je les retirai minutieusement avant de servir son chocolat chaud à Prunet, qui le but avec un délice évident. À la troisième gorgée, sans aucun préambule, il se confia à moi.

— Mon rêve c'est de vivre l'indépendance du Québec.

Il avait dit cela comme on formule un souhait de mourant. C'était une demande d'aide. On dit que les aveugles sont très perspicaces; il avait dû percevoir mon besoin de faire de l'aide humanitaire et de porter secours à quelqu'un. Il sentait que j'avais besoin de lui. Il me prit le poignet, dans une théâtralité qui me fit un peu peur. L'eau qui ruisselait sur son visage en rehaussait toute la fatigue.

— Mon rêve c'est de vivre l'indépendance du Québec, répéta-t-il.

Tout ça me rendait profondément mal à l'aise, je balbutiai quelques blagues et lui offrit une tablette de chocolat. Puis je quittai rapidement l'endroit. J'avais l'impression de prendre froid, je sentais les virus entrer comme dans un moulin, invités par mon bas mouillé qui avait organisé une journée « portes ouvertes ».

Ce n'était pas le moment de tomber malade, car j'avais cette semaine plusieurs rencontres importantes. L'une d'entre elles, avec mon supérieur immédiat, s'avéra particulièrement réjouissante. En dressant le bilan de mes activités de représentant, mon supérieur conclut que mes performances étaient les meilleures de la compagnie. Il m'annonça qu'il me donnait une promotion. Je n'allais plus travailler avec des particuliers; j'allais user de mes habiletés pour favoriser la présence de notre marque au sein d'événements publics importants.

Je fus saisi, les jours suivants, d'une bouffée de bonheur, généreuse et débordante. Au moment où je me disais que je voulais partager ma promotion avec toute la galaxie, les lunettes de Prunet me revinrent, exigeantes, tels des trous noirs. J'avais le goût de faire quelque chose pour lui. Bien sûr, je n'avais pas compris, sur le coup, ce qu'il me demandait. Il avait passé sa commande à l'auto dans un mauvais micro, certains mots s'étaient perdus. Or, j'étais un vendeur, et un bon, je savais décoder les besoins. Il fallait se fier aux signes périphériques et aux probabilités, il fallait se fier à la frite grandeur moyenne qui revenait souvent. Je rendis à nouveau visite à Prunet.

Cette journée-là, il faisait très chaud dans son appartement. Il n'y avait, chez lui, qu'un seul drapeau du Québec, petit et sobre, accroché à une porte de chambre. Il n'y avait pas de radio. Il y avait bien une télévision, mais elle semblait ne pas avoir servi depuis longtemps. Prunet était assis à sa table. Comment se tenait-il au courant de l'actualité? J'avais apporté un journal que je lançai très fort devant lui pour qu'il l'entende claquer sur la table. Au passage il lui souffla un peu les cheveux. Prunet jouit de ce petit vent rafraîchissant, il était déjà conquis. J'y allai quand même avec précaution.

— Il va y avoir un nouveau référendum, dis-je, en appuyant sur chaque mot. Il palpa le journal délicatement. Il était prudent aussi.

— Quand? me demanda-t-il. Il y eut un petit silence. Entre nous s'installaient timidement de nouveaux rapports.

— La semaine prochaine, répondis-je.

Prunet prit un air dramatique et hautain, il regardait tout à coup très loin. Il paraissait satisfait.

— Cette fois, c'est la bonne.

Il avait dit ça tout à fait calmement. Il m'en informait. Le son de ma valise qui s'ouvrit le détourna de sa rêverie. Il sourit; j'avais pris soin de lui apporter plusieurs tablettes de chocolat. Nous passâmes un bon moment à discuter de nos chocolats préférés. Prunet était un connaisseur. Des arguments vifs et recherchés jaillissaient de ses lèvres très tôt brunies par la gloutonnerie. Il y eut un débat sérieux entre le caramel et le chocolat fondant, un front commun contre les arachides et un éloge unanime pour le verre de lait, seul accompagnant valable. Nous avions des sourires euphoriques. Je fêtais ma réussite professionnelle, Prunet célébrait l'accomplissement d'un rêve politique; nous communiions par le sucre.

La semaine suivante, lorsque je sonnai à sa porte, Prunet me répondit aussitôt. Il était habillé proprement. Son visage était plein d'une rosée du matin, faite d'espoir et de beaux lendemains. Nous marchâmes à travers la ville d'un pas rapide. J'entrai avec lui dans le centre communautaire que j'avais choisi. Il y avait une petite file d'attente et une ambiance sonore parfaite. À un préposé, assis derrière une table, j'expliquai que j'étais le répondant de Prunet, qui m'autorisait à le guider. Le préposé me tendit le carton à remplir. J'emmenai Prunet devant une table au fond de la salle.

— Alors, demandai-je. Oui ou non?

Prunet souriait. Il y avait dans la position de son corps quelque chose de délicieux. On eût dit qu'il prenait une douche chaude et parfumée, après une longue marche à trente degrés sous zéro.

— Lis-moi d'abord la question, dit-il.

Je fis un peu de bruit avec le carton. Il m'avait pris au dépourvu.



— Acceptez-vous que le Québec devienne un pays? dis-je enfin, avec incertitude.

Prunet restait silencieux. Il était dans une espèce d'extase molle. Quelque chose se résolvait dans son visage, quelque chose comme un problème mathématique. Ses muscles, auparavant crispés, se dénouaient. Dans la douche il y avait de jolies femmes qui lui massaient le dos et fêtaient sur sa peau la fin d'un grand combat.

— Oui, dit-il.

C'était la journée d'inscription aux activités du centre communautaire et le carton foisonnait de choix, pour tous les âges. J'hésitais entre la formation de ballet jazz et les cours de Pilates. Finalement j'inscrivis Prunet aux soirées « contes et légendes ».

Le lendemain il fallut bien livrer à Prunet les résultats du référendum; j'étais son journal, son animateur de radio et ses nouvelles télévisées. Je trouvai Prunet assis à la cuisine. Je fis encore claquer le journal sur la table, pour l'effet sonore. Les résultats étaient *Dolby surround*.

— Le *Oui* l'emporte à 75 %, chantais-je.

Prunet palpa d'abord le journal du bout des doigts, puis d'une façon bizarrement sensuelle.

— C'est comment dehors, maintenant que nous sommes un pays?

Sur le journal il caressait un article sur la crise écologique et chatouillait la photo d'un violeur récidiviste.

— C'est différent, dis-je, confus.

— Je veux voir.

Encore une fois je ne pouvais qu'acquiescer à sa demande. Nous sortîmes et marchâmes dans les artères les plus importantes. J'étais un peu embarrassé. Mes connaissances sur le mouvement souverainiste étaient très limitées et j'avais peur de ne pas donner à Prunet ce dont il avait besoin.

— Là-bas, expliquai-je, il y avait tout à l'heure Gilles Vigneault qui chantait « Gens du pays, c'est à votre tour... ». Ça vient juste de finir.

Nous passâmes devant un panneau publicitaire qui faisait la promotion de jeans; je dis à Prunet que l’affiche rendait hommage aux Patriotes. Mes idées, peu préparées, venaient en gros, c’étaient d’énormes blocs bruts qu’on me livrait par camion, en provenance de mes cours d’histoire au secondaire. Je n’avais pas le temps de les sculpter, je jetais ces clichés tels quels à la tête de Prunet. Prunet cependant les accueillait avec délectation, telles des fleurs aux parfums surprenants. Regardant une publicité d’une série-télé populaire, je la transformai pour Prunet en une immense photo de René Levesque. Je fis de même pour un panneau annonçant une voiture, qui devint une image imposante de Jacques Parizeau. Une réclame d’agence de voyages se métamorphosa; au lieu d’un coucher de soleil en République dominicaine, Prunet eut droit à un hommage au FLQ.

— Là il y a du monde qui brûle un drapeau du Canada, dis-je encore, soudainement inspiré.

Nous déambulâmes encore un moment. Prunet, à côté de moi, était silencieux. J’imaginai son visage repu, comme après un gros repas, en proie à une digestion profonde, avec parfois des reflux qui lui faisaient un double menton. Je lui avais enfin donné d’autres nourritures en remplacement de cette vieille gomme qui mobilisait sa salive, lui coupait l’appétit et n’avait jamais engendré que des morsures de langue. Je le libérais des anciennes humiliations qu’il mâchait depuis trop longtemps. Je n’étais pas un beau sans-cœur. Je n’y étais pour rien dans l’esclavage en Côte d’Ivoire. D’ailleurs j’avais appris que la compagnie pour laquelle je travaillais distribuait gratuitement, dans certains pays africains, du lait en poudre aux enfants mal nourris. Après un moment je me retournai vers Prunet. Je fus surpris; son visage était pâle et contrarié.

— Qu’est-ce qui se passe? demandais-je. Tu n’es pas content?

— Oui, je suis très content, répondit-il, lentement.

Ce n’était pas terminé, il voulait autre chose.

— Je suis content que tu sois content, dis-je.

Quand nous rentrâmes chez lui, il m'ouvrit enfin son cœur.

— Je m'étais toujours imaginé, dit-il, que j'allais jouer un rôle important dans cette victoire. Quand je pensais à ce jour, je me voyais là, avec tout le monde; j'étais un acteur important. Je faisais un discours à la nation québécoise. J'aimerais être devant les Québécois et leur dire, simplement : « Le Québec est à vous! »

Prunet voulait vivre son rêve jusqu'au bout, jusque dans les moindres recoins, il avait l'impression que je pouvais trouver tout ce qu'il fallait dans ma valise. Dans son salon je remarquai de vieilles photos où on le voyait, lui, jeune et voyant, en train de discourir devant de grandes foules. On le voyait aussi dans des manifestations et des confrontations violentes avec les policiers. Sur le même mur il y avait des affiches qui, datant des années 70, prônaient toutes sortes d'idées sociales de ce temps; les phrases étaient pleines du mot *socialisme*. Je me sentis mal à l'aise. Est-ce que je devais dire à Prunet que j'étais un vendeur; un vulgaire capitaliste? Il ne voulait pas le savoir. Ou plutôt : il le savait. Ce gars-là avait eu le rêve d'un pays, il n'en démordait pas, il en faisait sa priorité, il voulait le réaliser à tout prix, peu importe comment et avec qui.

Le lendemain, j'avais un rendez-vous important. J'avais réussi à obtenir une rencontre avec monsieur Boutin, promoteur de plusieurs festivals, spectacles et fêtes. Je voulais créer un partenariat entre ces événements et notre compagnie. Notre rencontre avait lieu à l'extérieur, au beau milieu d'un festival dont s'occupait Boutin. C'était une belle journée, il y avait beaucoup de monde et des activités se déroulaient un peu partout sur le site. J'avais amené Prunet avec moi; les bruits de foule le grisèrent. Il avait appris son discours par cœur, mais il fut quand même nerveux lorsque je le fis monter sur une petite tribune, un peu en retrait du site principal. Pendant que j'allais à la rencontre

de Boutin, j'entendis Prunet commencer son discours, déjà fébrile et ému : « Mes frères et sœurs, nous sommes enfin un peuple, un pays! »

J'eus du mal, au début, à déchiffrer les signes dans le visage de monsieur Boutin. Ses traits étaient brouillés et neutres, il tenait ses sentiments en retrait, dans un camouflage bien rodé. Alors que je lui parlais et m'enfonçais péniblement dans un travail de persuasion, on entendit Prunet, au loin, qui, réchauffé par son propre discours, s'était mis à crier. Boutin parut amusé par cet homme dont il venait de remarquer la présence. Il se détendit et à partir de ce moment devint plus réceptif. Je me calmai également et me tus. Nous demeurâmes ainsi un moment, dans un de ces silences contemplatifs plus propices à la naissance d'une amitié que n'importe quelle déclaration précipitée. Moi, représentant pour une grande compagnie de chocolat, et lui, homme d'affaires aguerri, au milieu de l'ambiance festive d'un beau jour d'été. À l'apogée de son discours et brûlant d'une flamme qui venait de loin, Prunet, hurlant, sembla tout à coup s'adresser à nous.

— Le Québec est à vous!